

Ce qui arrive, quand on écrit pour communiquer

Les Filles de Caleb d'Ariette Cousture, tome 2 : Le Cri de l'oie blanche, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 790 p., 19,95\$.

Pierre Hébert

Number 46, Summer 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39312ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hébert, P. (1987). Review of [Ce qui arrive, quand on écrit pour communiquer / *Les Filles de Caleb* d'Ariette Cousture, tome 2 : Le Cri de l'oie blanche, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 790 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (46), 24–25.

par Pierre Hébert

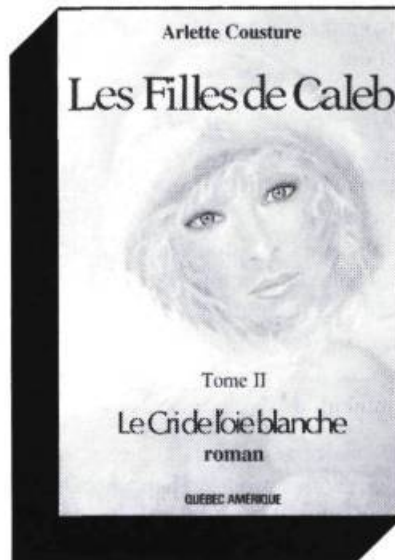
CE QUI ARRIVE, QUAND ON ÉCRIT POUR COMMUNIQUER

Les Filles de Caleb d'Arlette Cousture, tome 2: **Le Cri de l'oie blanche**, Montréal, Québec/Amérique, 1986, 790 p., 19,95\$.

Le premier tome des *Filles de Caleb* semble avoir connu une réception telle qu'on puisse parler de best-seller; quelque 80 000 exemplaires vendus, paraît-il. Faut-il s'étonner de pareil succès? Dans un sens, non: le roman, écrit de manière plus que convenable, offrait une galerie de personnages très vivants et, surtout, il savait toucher grâce à certaines scènes particulièrement réussies. Et, faut-il le dire, conserver l'intérêt du lecteur pendant cinq cents pages n'est pas une mince affaire; or, sur ce plan, l'on peut dire que l'auteure avait pleinement réussi. Cependant, avant de parler de l'imposante suite de la vie d'Émilie Bordeleau, exhumons quelques souvenirs à propos du premier tome, *le Chant du coq*.

En quatre tranches couvrant un peu plus d'une vingtaine d'années, ce roman retraçait la vie d'Émilie, fille de Caleb Bordeleau. Maîtresse d'école à seize ans, elle oeuvre à Saint-Tite avec grand bonheur, puis se fiance brièvement avec l'inspecteur Henri Douville: car celui qu'elle aime est en vérité son ancien élève, Ovila Pronovost, qu'elle finira par épouser. La vie d'Émilie, marquée par dix maternités, connaîtra une série de hauts et de bas à cause, surtout, de l'attrait irrésistible de la forêt sur Ovila, et de son penchant pour l'alcool. Après la mort de Téléphore, frère d'Ovila, toute la famille émigre à Shawinigan. Là encore, suite à une période faste, le couple sombre à cause des faiblesses du mari; Émilie le chasse littéralement en Abitibi et décide de retourner avec ses enfants à Saint-Tite.

Le Cri de l'oie blanche reprend là où *le Chant du coq* avait laissé, et couvre les années 1918-1946. Suite et fin d'Émilie Bordeleau? Dans un sens oui,



puisque pendant tout le reste du roman Émilie se débattait pour essayer de survivre à sa misère morale et financière. Mais en réalité le récit aura tôt fait de se déplacer vers la fille d'Émilie, Blanche. C'est ainsi que nous suivons le cheminement parallèle de la mère, en mode mineur, et de la fille, à l'avant-plan, cheminement de deux destins qui offrent beaucoup de similitudes. Émilie continuera à «tirer le diable par la queue» pour s'occuper de sa famille, pendant que Blanche cherchera sa voie au couvent, faisant ensuite des études de secrétariat puis d'infirmière, où sa vie connaîtra un sommet lorsqu'elle aura l'occasion d'exercer son métier en Abitibi. Le récit se termine par ailleurs avec la mort d'Émilie, Blanche à son chevet. Quant aux événements qui vont ponctuer la vie des deux personnages, Blanche en particulier, ils sont tellement nombreux qu'il ne vaut même pas la peine d'en évoquer quelques-uns ici. Disons simplement que, comme pour le premier tome, Arlette Cousture sait bien nous conduire à travers moult péripéties, encore que la vie des personnages dans *le Cri de l'oie blanche* apparaisse peut-être sous un jour plus sombre que dans le roman précédent.

Du Coq à l'Oie

Les deux personnages Émilie et Blanche polarisent tout l'intérêt du roman, à quelques séquences près. C'est une Émilie Bordeleau résignée qui apparaît dans *le Cri de l'oie blanche*. Sa volonté s'est émoussée devant les assauts répétés de la vie: «Maintenant, la vie ferait ce qu'elle voudrait et elle n'avait plus envie de la combattre» (p. 137). Caleb avait un jour dit à sa fille que «les temps ne changeaient pas», et c'est en effet devant un univers sans horizon qu'Émilie se trouve: «Elle n'avait plus rien. Ni jeunesse, ni amour, ni avenir, ni sommeil, ni même de réputation. Elle n'avait que des bouches à nourrir, au détriment du plaisir qu'elle aurait pu avoir» (p. 214). Bien qu'elle n'ait rien des personnages misérabilistes qu'on a déjà connus — et c'est plutôt de stoïcisme qu'il faudrait parler en l'occurrence — Émilie ne peut cacher sa défaite devant Blanche qui, au delà de l'écrasement du quotidien, imagine que jadis il y eut une femme qui voulait épeler son destin avec les mots de ses rêves:

[Blanche] élimina le double menton, les paupières tombantes. Elle retroussa les commissures des lèvres. Elle effaça les quelques marques de vieillesse qui tachaient son visage. Et elle la vit. Belle, jeune. Tout en étant consciente que son propre visage souriait, Blanche savait que quelque chose en elle pleurait. Elle pleurait cette inconnue que son père, lui, avait connue et fait disparaître (p. 303).

Blanche, tout en ayant conscience de partager bien des traits avec Émilie, particulièrement un certain entêtement et une pudeur des sentiments, veut faire mieux que sa mère; et, malgré de nombreux revers, elle réussira là où sa mère avait échoué. Elle ouvrira sa propre voie, épousera un homme qui lui permettra d'être elle-même et poursuivra son travail d'infirmière.

Une question de vitesse...

Je n'ai qu'esquissé le portrait des deux personnages, et je ne m'aventurerai pas dans le résumé d'un roman de 800 pages. Mais il faut signaler une difficulté de lecture qui tient, justement, à un certain emballage narratif dû à cette grande quantité de faits à raconter. J'avais déjà noté ce fait à propos du premier tome, et cette même entrave de lecture apparaît lors de la première moitié du *Cri de l'oise blanche*. C'est ainsi que, à la page 16 par exemple mais on pourrait multiplier les cas jusqu'à ce que le récit focalise définitivement sur Blanche, se succèdent une quinzaine de courtes propositions où les événements se déroulent avec une rapidité telle que le lecteur a peine à suivre. Cette difficulté est amplifiée par une absence de transition textuelle entre des déplacements spatiaux ou narratifs. Cas type: on passe sans transition aucune de la chambre de Blanche à l'hôpital (p. 420), de chez Émilie à la gare (p. 169). Balivernes? Il faut bien dire que ces hiatus narratifs sont nombreux et obligent souvent à relire les lignes qui précédaient. Cet aspect décousu est corrigé par le fait que la deuxième moitié du roman embrasse moins d'événements.



Photo: Athé

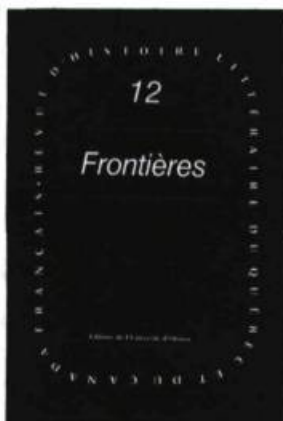
Arlette Cousture

Signalons en passant que le texte est suivi d'un glossaire. Je dois dire à ce sujet que mes sentiments sont plutôt partagés: ces mots, environ 75, pourraient-ils nuire à la compréhension de l'histoire s'ils n'étaient pas compris? Vaut-il vraiment la peine de priver un lecteur de ce petit effort additionnel? Ne peut-on supporter aucune opacité? Quel est le véritable effet idéologique du phénomène «glossaire» à la fin d'un texte? Et, quant

à jouer le jeu, il eût fallu ou bien éliminer du roman les nombreux anglicismes qui s'y trouvent, ou bien inclure ceux-ci dans le glossaire, tels: confortable, alternative, température, graduation, anticipée, trouble, mariée, etc., tous employés dans le sens anglais.

Quand écrire, c'est communiquer

Mais retrouvons l'essentiel, car nous sommes en face d'un cas intéressant, ici: un roman qui sait retenir l'attention du lecteur ou de la lectrice, un roman qui est écrit pour être lu, pour le plaisir non pas du texte d'abord, mais de la communication, de l'univers qu'il sait évoquer, des sentiments qu'il réussit à faire partager. De ce point de vue, Arlette Cousture réussit un coup double: raconter une histoire prenante, surtout dans la deuxième moitié de l'oeuvre, et émouvoir ses lecteurs à plus d'une reprise, mais particulièrement à la fin où apparaît cette solitude irrémédiable des êtres humains. Ce qui fait la force de ce roman, je crois, c'est une grande aptitude communicative sur le plan de l'histoire, en même temps que l'exploitation d'une myriade de sentiments, d'émotions dans une large gamme qui accueille les contraires. □



FRONTIÈRES

Publié sous la direction de René Dionne

Douzième volume de la collection « Histoire littéraire du Québec et du Canada français », *Frontières* traite des littératures francophones aux confins géographico-littéraires du Québec. Il contient des études sur A. Maillet, G. Lemieux, G. Roy, J. Kéroüac et sur l'histoire littéraire de la Nouvelle-Angleterre et de l'Ouest canadien.

314 pages 25,00 \$



LES AUTRES LITTÉRATURES D'EXPRESSION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU NORD

Textes réunis par Pierre-Louis Vaillancourt et Jules Tessier

Les textes réunis ici ont été présentés à l'occasion du Colloque tenu à Cornwall en mars 1984, dont l'objectif était de « faire le point sur la situation des littératures d'expression française en milieu anglophone majoritaire d'Amérique du Nord, c'est-à-dire en dehors du Québec et des Antilles. »

164 pages 15,95 \$



LES JEUX DE LANGAGE

Laure Hesbois

À travers calembours, contrepèteries, charades, rébus, mots croisés et autres logoglyphes, l'auteure s'applique à découvrir la source profonde du plaisir que suscitent les jeux de mots. Une réjouissante illustration des propriétés ludiques du langage.

332 pages 29,95 \$

Les Presses de l'Université d'Ottawa

603 Cumberland
Ottawa, Ont
K1N 6N5
(613) 564-2270

Ces ouvrages sont disponibles chez votre libraire. Distribution exclusive au Canada: Diffulivre Inc., 2973, rue Sartelon, Ville Saint-Laurent, Qc, H4R 1E6 (514) 336-2663